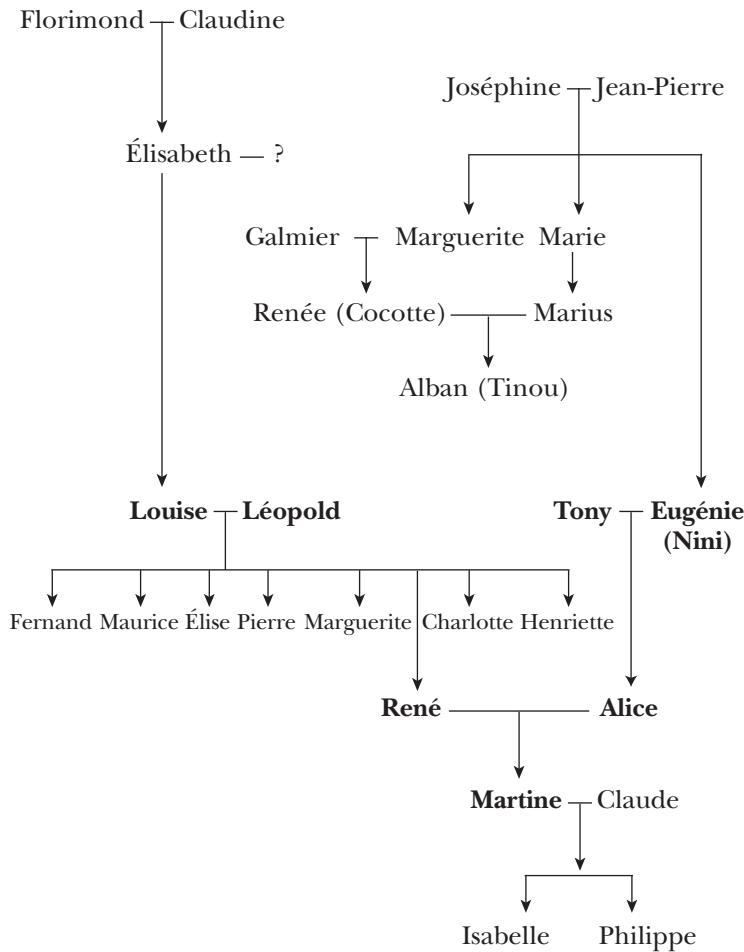


UNE FAMILLE SOUS TROIS RÉPUBLIQUES (1872-2025)



I. LA VIEILLESSE EST UN EXIL

UNE FEMME QUI FUME

Nous avons tous pensé que cette tentative serait la bonne.

Pendant près de dix ans, elle avait tout essayé : la volonté d'abord, puis les timbres de nicotine, la médecine douce, l'hypnose, l'acupuncture et les traitements miraculeux qui arrivaient régulièrement sur le marché. Elle avait tenu quelques jours, quelques semaines parfois durant lesquelles elle perdait patience au moindre incident, se supportait à peine, devenait injuste avec nous et plus encore avec elle-même. Puis elle replongeait et c'était presque un soulagement. Bien sûr, nous savions que la cigarette risquait de la tuer, qu'il n'était pas raisonnable de continuer ainsi au-delà de quarante ans, mais nous avions aussi le sentiment étrange de la retrouver lorsqu'elle déchirait l'enveloppe plastifiée de son paquet de Peter Stuyvesant, puis fouillait avec fracas les tiroirs de la cuisine pour dénicher le briquet qu'elle avait caché quelque part, jamais très loin.

Elle était une grosse fumeuse comme il y en avait tant à cette époque où la consommation se mesurait non en cigarettes, mais en paquets par jour, où le tabac n'était pas encore un marqueur social, le cancer guettant indistinctement riches et pauvres. Elle commençait dès le petit-déjeuner, comme si les soucis de la journée à venir pouvaient s'évaporer dans les ronds de fumée. Puis elle poursuivait en travaillant. Elle n'avait pas besoin de sortir, de prendre une pause. Fumer ne la ralentissait pas, ne nuisait en rien à son efficacité. Elle fumait en faisant les comptes, en établissant les fiches de paie, en répondant au téléphone, en préparant à manger, en allant porter le courrier, me chercher à l'école. Elle fumait dans la voiture, fenêtres ouvertes en été, mais fermées en hiver – pas question de s'enrhumer !

La plupart des adultes autour de nous avaient les mêmes habitudes étranges. Lorsqu'ils se retrouvaient pour des dîners ou des fêtes, ils se perdaient vite dans un épais nuage bleu, comme la chenille qui habite sur un champignon dans *Alice au pays des merveilles*. Là, bien loin, ils se dérobaient à nos regards d'enfants pour rire et converser jusque tard dans la nuit : leurs réjouissances et leurs querelles nous étaient incompréhensibles.

Chez nous comme dans beaucoup de foyers, l'odeur de la cigarette était imprégnée un peu partout – dans le bois des meubles, les tissus d'ameublement, les rideaux, les papiers peints, les vêtements, les cheveux de ma mère et sa peau, où elle se mêlait à son parfum. Lorsque

aujourd’hui il m’arrive – c’est devenu très rare – de la retrouver dans un intérieur ou dans l’habitacle d’une voiture, je n’en suis pas gêné, au contraire : j’ai le sentiment de rentrer à la maison.

Ma mère avait commencé à l’âge de dix-huit ans, sous l’influence d’un cousin plus âgé, un petit-cousin du côté de sa mère, en réalité : Alban, qu’on appelait Tinou pour une raison qui m’échappe et s’est perdue dans la nuit de la mémoire familiale. Je n’ai pas de souvenir de Tinou, mais les nombreux récits dans lesquels il apparaissait me l’ont rendu familier. C’est une figure de mon enfance, au même titre que Jean-Paul Belmondo, dont je suivais avec passion les aventures dans *L’As des as*, *Itinéraire d’un enfant gâté* et *Les Mariés de l’an deux*. Si Tinou partageait avec mon idole le goût du risque, l’amour des bolides et les conquêtes féminines, il ressemblait plutôt, pour le physique, à Nino Ferrer : blond aux yeux bleus, grand et très maigre, beau d’une beauté irrégulière, à la limite de la laideur, il dégageait lui aussi une sorte de légèreté tragique.

Nino Ferrer, c’est Gaston qui refuse de répondre au téléphone, la quête absurde du chien Mirza, l’énumération drolatique des « Cornichons » qui faisait rire mon fils aux larmes, quand il était petit et qu’il dansait sur la table du salon, en s’agitant dans tous les sens. Mais c’est aussi « Le Sud », cette chanson qui me bouleverse à chaque fois. Les premiers couplets installent un décor de carte postale : terrasses, linge qui sèche, enfants qui jouent. On imagine des oliviers, des orangers sous un

grand ciel bleu. Il suffit de quelques mots, de quelques accords pour que vous soyez en vacances au bord de la mer, à profiter d'une journée délicieusement vide, le genre de journée où rien de grave, croyez-vous, ne peut vous arriver, et lorsque vous êtes complètement détendu, bercé par Nino, par sa ritournelle, lorsque vous avez baissé la garde, la bêtise assassine des hommes fait son œuvre, la guerre éclate, tout explose, tout se déchire, la mélodie, la voix du chanteur, et ce paysage nimbé de lumière auquel vous vous étiez attaché. Le Sud : disparu.

Comme le chanteur auquel il ressemblait tant, Tinou pratiquait un humour décalé et jouait avec désinvolture les antihéros. Mais, de même que son surnom familier dissimulait un prénom rare, sa superficialité apparente n'était qu'une forme d'élégance, de politesse du désespoir, le refus d'appuyer sur ce qu'il savait bien, malgré ce que son époque, les Trente Glorieuses ivres de progrès, de consommation et de loisirs, tentait de lui faire croire : ni les choses ni les êtres ne sont éternels. Nino Ferrer s'est suicidé. Tinou, qui fumait trop et conduisait beaucoup trop vite des voitures beaucoup trop chères, a fini par échouer dans sa longue course-poursuite avec la mort. Elle n'a pas réussi à le rattraper sur les routes tout en lacets de l'arrière-pays niçois mais son cœur, qu'il aimait sentir battre vite et fort, s'est arrêté, sans prévenir, le jour de mes quatre ans, en 1984. Ma mère se souvient encore de cette journée coupée en deux : d'un côté, les rituels de l'anniversaire, bougies à souffler,

papier cadeau à ouvrir pour l'enfant qui n'y parvient pas tout seul, qui ne comprend pas exactement ce qui lui arrive mais se réjouit d'être au centre de l'attention; de l'autre, l'annonce par téléphone de cette mort brutale.

En 1968, l'année où ma mère a obtenu son bacca-lauréat, Tinou l'a entraînée dans un *roadtrip* à travers l'Allemagne et l'Autriche. Ils ont bu de la bière à Munich, ont contemplé Vienne du haut de la grande roue du Prater, ont dépensé allègrement tout leur argent au point qu'il leur restait à peine de quoi remplir le réservoir de l'énorme voiture américaine qui leur servait de carrosse et de chambre d'hôtel, et consommait beaucoup trop pour le budget des deux cousins : ils ont bien failli tomber en panne avant de regagner Lyon, leur point de départ.

C'est au cours de ce voyage mémorable que ma mère a commencé à fumer. Je crois que Tinou l'y a poussée pour l'encourager à se décoincer, elle, la fille unique, l'enfant modèle ; à acquérir, par imitation, la grâce vénéneuse des actrices à la mode, aussi fines que les cigarettes qu'elles tenaient du bout des doigts, boudeuses, embrassant le filtre avec dédain comme les bouches des hommes qui se trouvaient sur leur route. Tinou disait qu'on n'est pas responsable de la gueule qu'on a, mais de la gueule qu'on fait, qu'on ne naît pas stylé, qu'on le devient. Tinou avait un lot de phrases toutes faites pour traverser l'existence, et ma mère, plus jeune, encore naïve, lui vouait une admiration sans bornes.

Au milieu des années quatre-vingt, à cause du succès de *L'Amant*, Marguerite Duras apparaissait souvent à la télévision. Et, quand elle n'était pas là, on l'imitait, on la parodiait, si bien que ses phrases sibyllines avaient fini par rejoindre le bruit de fond de l'époque. Ainsi, quand je tendais à ma mère son briquet ou l'allume-cigarette rougeoyant, quand elle enflammait sa cigarette d'un geste à la fois tragique et joyeux, il arrivait que les phrases « Tu me tues. Tu me fais du bien » surgissent dans mon esprit avec, en surimpression, le visage sublime d'Emmanuelle Riva et un champignon atomique.

Toujours est-il que, cet été 1996, elle avait décidé d'arrêter pour de bon. Elle avait déjà employé cette formule, « pour de bon », des dizaines de fois, mais il y avait dans sa voix une détermination nouvelle. La période semblait particulièrement propice. Le mur de Berlin était tombé, l'Allemagne recollait ses morceaux, la Russie ne menaçait personne et, avec la fin des hostilités en ex-Yougoslavie, le spectre de la guerre s'éloignait, croyait-on, de l'Europe. La crise économique avait disparu avec la décennie, en même temps que les synthétiseurs, les vêtements fluorescents et les épaulettes triangulaires. L'heure était à l'optimisme : la maison était construite, presque payée, les affaires marchaient bien, les enfants avaient grandi – la fille faisait ses études à Paris, le fils traversait une adolescence apparemment sans histoire. Elle avait donc mis toutes les chances de son côté en s'offrant une cure thermale

spécialement conçue pour ceux qui, disait le prospectus en grosses lettres noires, voulaient *DIRE NON À LA DÉPENDANCE*.

Cette entreprise de libération devait se dérouler en Bretagne, au mois d'août, durant quinze jours. Dans un geste de soutien, la famille avait donc loué un petit appartement de vacances, qui communiquait avec les bâtiments de la cure par un long souterrain glauque que ma sœur avait baptisé « le couloir de la mort ». Tous les matins, ma mère empruntait ce tunnel pour se rendre bravement à ses bains de boue, douches froides, groupes de discussion et autres séances de sophrologie. Nous étions un peu sceptiques, car la sophrologie était sans doute, de toutes les inventions humaines, celle qui paraissait la plus incompatible avec sa personnalité. Et, le soir venu, lorsque, allongée sur un tapis de sol, casque de walkman vissé sur les oreilles, elle faisait les exercices de respiration qui lui étaient prescrits en écoutant des clapotis, il nous fallait mobiliser toute notre capacité d'empathie pour ne pas éclater de rire et saper, d'un coup, ses efforts de rédemption.

Ma mère détestait la Bretagne, ses paysages rugueux et ses eaux froides – la seule mer digne de ce nom étant pour elle, et rien ne saurait la faire changer d'avis, la Méditerranée (sinon, elle disait l'océan, et l'on entendait dans sa voix un mélange de mépris et de crainte). Elle détestait se traîner à longueur de journée en claquettes et peignoir blanc comme une grande malade.

Elle détestait, par-dessus tout, qu'on la traite en bébé, qu'on la transporte d'un enveloppement à l'autre, qu'on la nourrisse et qu'on lui parle d'une voix flûtée, comme si le monde n'était que bruit de vagues, vent dans les branches et chant de petits oiseaux. À force d'alterner le chaud et le froid, elle avait même attrapé une bronchite. Mais la maladie avait eu ceci de bon qu'elle lui avait coupé, pour une bonne semaine, toute envie de fumer, tandis que la nourriture insipide la préservait des fringales et de la prise de poids qui suivaient toujours ses tentatives de sevrage, cause suffisante de déprime pour la pousser à chercher, d'un geste tremblant, le briquet mal dissimulé dans le tiroir de la cuisine.

Au retour, malgré le travail et les préparatifs de la rentrée, elle n'avait pas rechuté. Elle n'avait pas eu à lutter beaucoup contre la tentation, à vrai dire. Les kilos tant redoutés n'étaient pas apparus. Elle se sentait plus légère, plus sereine, plus efficace que jamais, et s'étonnait de la facilité avec laquelle elle parvenait à vivre seule, sans sa compagne de toujours. Les briquets avaient fini par disparaître de la maison, si bien qu'on avait eu du mal à allumer les bougies sur les gâteaux d'anniversaire des enfants, à l'automne. Elle commençait à regarder sa vie d'avant avec étonnement, tendresse presque, comme celle d'une autre. Ainsi donc, elle avait été celle-là. Une femme faussement assurée, empêtrée dans ses angoisses comme dans un mariage non désiré. Une femme qui fume.

Puis le téléphone avait sonné, un soir, un peu avant l'heure du repas. Mon père avait décroché, écouté quelques phrases, puis appelé ma mère d'une voix sans timbre : « Martine, viens, c'est pour toi. » J'avais guetté ses réponses brèves, entrecoupées de longues plages de silence, puis cette phrase, juste avant le clic du téléphone qu'on raccroche : « J'arrive tout de suite. »

À cause d'une fatigue chronique, son père, René, avait passé des tests sanguins. Les résultats n'étaient pas bons. Elle allait rejoindre ses parents à Lyon, à trois heures de chez nous. J'avais scruté son visage. Deux rides verticales s'étaient creusées entre ses sourcils. Je n'avais pas réussi à croiser son regard, mais je savais très bien ce que j'aurais pu y lire : à son retour, il y aurait dans son sac à main un paquet de Peter Stuyvesant et un briquet neuf.

*

Elle avait attendu et redouté cet appel, comme beaucoup d'entre nous lorsque nos parents atteignent l'âge où nous devons cesser de les croire immortels : celui des premières chutes, des premières vraies maladies (celles qui peuvent tuer), des premiers tremblements, des premiers désarrois, ces défaites du corps et de la pensée qui font que, insensiblement, les relations se transforment et finissent par s'inverser. Un jour, c'est à l'enfant de marcher devant ses père et mère, c'est à lui de prendre les

décisions et de les annoncer d'une voix ferme, comme s'il avait la moindre idée du chemin à suivre, comme s'il n'y avait pas en lui un petit être effrayé.

D'une certaine manière, sa valise était prête dans un coin de son esprit, comme elle l'avait été au fond du placard, des années plus tôt, pour ses deux accouchements. Elle savait exactement quels vêtements elle prendrait, et quelles indications donner à son mari et à ses enfants pour qu'ils se nourrissent convenablement durant son absence. Elle savait ce qu'elle dirait à ses parents, les mots définitifs et doux qu'il lui faudrait prononcer. C'était, en quelque sorte, un accouchement à l'envers : un jour décisif dont l'issue ne serait pas la vie dans quelques heures, mais la mort dans quelques années.

Avant de peaufiner les mots de son petit discours, elle avait retourné le problème bien des fois dans son esprit. Fille unique, c'était à elle que la décision revenait. Il n'était pas question de placer son père et sa mère dans une résidence. D'abord, c'était une démission, et la démission n'était pas dans son tempérament. Ensuite, elle savait très bien ce que ce genre d'endroit impliquait de déchéance et d'abandon, quelle que soit la qualité des images sur papier glacé : programmes d'activités dignes d'une colonie de vacances, promesses de bonheur suggérées par des noms à consonance mythologique (« Les Hespérides ») ou bucolique (« Les Mésanges »). Non, c'est chez elle qu'elle accueillerait Alice et René. Elle

leur rendrait ainsi, *in extremis*, tous les soins qu'ils lui avaient prodigués au début de son existence, lorsqu'elle n'était qu'un être informe, vagissant, sans intérêt.

Elle avait eu le temps de se préparer. Né en 1908, plus âgé qu'Alice, René avait connu plusieurs alertes avant que le mot cancer soit finalement prononcé : un polype dans la gorge, au début des années soixante-dix (René avait été, lui aussi, un gros fumeur), puis une faiblesse cardiaque. Privé de ses cordes vocales, il n'avait plus qu'un fantôme de voix et une pile stimulait les battements de son cœur. On aurait pu s'attendre à ce que, ainsi diminué et augmenté tout à la fois, il se laisse abattre, se résigne au déclin. Mais non. Je l'ai toujours connu actif, nerveux, capable d'éclats de voix, même sans timbre. Il n'était pas de ces petits vieux qui ménagent leurs forces, semblent compter leurs pas, les bouchées qu'ils mastiquent et jusqu'au nombre de leurs respirations.

La vitalité de René avait laissé une vingtaine d'années à ma mère pour mûrir son projet. Dans la maison qu'elle et mon père avaient fait construire, il y avait, au rez-de-chaussée, jouxtant les bureaux où ils travaillaient, un petit appartement : une chambre, une cuisine, une salle de bains, un salon. Ils avaient conçu l'endroit pour qu'il ressemble à une location de vacances : la pièce principale était largement ouverte sur une terrasse, donnant sur le jardin. Aux premiers beaux jours, on migrait « en bas », pour les repas, on ouvrait grand la

porte-fenêtre pour se donner, à peu de frais, l'impression d'un dépaysement. On s'agaçait pour rire parce qu'il manquait toujours quelque chose, qu'il fallait aller chercher à l'étage : des ustensiles, du sel, le machin pour essorer la salade.

Pendant les congés scolaires, Alice et René venaient s'installer dans la chambre pour quelques jours, rarement plus. Ils étaient contents de revoir leur fille, leur gendre, leurs petits-enfants, mais quelque chose en eux répugnait à demeurer dans cet appartement qui devait être pour eux – ils ne se faisaient pas d'illusions – le dernier.

*

Bientôt, j'atteindrai l'âge qu'avait ma mère lorsqu'elle a reçu l'appel fatidique, celui qui allait faire d'elle, jusqu'à leur dernier souffle, la protectrice de ses parents. Comme elle l'a redouté alors, je redoute aujourd'hui cet appel. Ce ne sera sans doute pas un appel, d'ailleurs, mais plus vraisemblablement un message WhatsApp, un courriel, une notification sur Facebook, tant il est vrai que notre époque a multiplié les moyens d'annoncer les mauvaises nouvelles. Comme ma mère, je répondrai : « J'arrive tout de suite. » Mais dans mon cas, ce ne sera pas vrai, parce que je vis à Montréal.

J'ai mis près de six mille kilomètres entre ma mère et moi. Je ne devrais pas formuler les choses ainsi.

Elle n'était pas la cause de mon départ, mais c'est un fait : il y a désormais près de six mille kilomètres entre nous. J'aurai beau dire : « J'arrive tout de suite », ce sera long, ce sera compliqué. On ne monte pas dans un avion comme on saute dans une voiture. Et une fois sur place, qu'aurai-je à proposer à mes parents, sinon un bricolage honteux ? Revenir en France à chaque fois que mes vacances de professeur le permettent et le reste du temps, l'essentiel du temps, me défausser sur d'autres, déléguer à des femmes, sœur, infirmière, femme de ménage, voisine, employées d'une maison de retraite, le soin d'accompagner mon père et ma mère dans l'extrême vieillesse et la maladie ? Abandonner ma famille au Québec, laisser derrière moi femme et enfant pour aller remplir mes devoirs de fils ? Faire venir mes parents à Montréal, les couper de tout ce qui leur est familier, leur imposer des mois de neige et d'isolement dans une maison qui ne sera pas la leur, où ils ne reconnaîtront aucun objet ? Quand bien même nous obtiendrions les autorisations, les permis de séjour nécessaires, je ne crois pas que ma mère survivrait aux hivers d'ici. Par obligation, pour suivre mon père, elle a habité trente ans dans un village de montagne : elle déteste la neige d'une haine personnelle, fondée sur une expérience précise et documentée. D'une haine très québécoise, en somme.

Aucune de ces solutions n'est envisageable. Pourtant, il n'y en a pas d'autres. Tout ce que je suis en droit

d'espérer, c'est que l'appel arrive le plus tard possible, dans plusieurs années (mon fils sera adulte, poursuivant sa propre vie loin de nous, sans doute, et je pourrai, lâchement, l'ôter de l'équation). Après tout, les seniors d'aujourd'hui ne sont pas les vieillards de mon adolescence : quand ils atteindront l'âge qu'Alice et René avaient lorsqu'ils sont venus vivre à la maison, mon père et ma mère paraîtront beaucoup plus jeunes. Les maladies successives ne les auront pas entamés. Ils resteront maîtres de leur destin. Ils seront encore mes parents.

Je peux aussi me rappeler que ma mère a fini par arrêter la cigarette, il y a quinze ans, dès l'apparition de possibles complications cardiaques. Oui, je peux me dire tout cela, et continuer à vivre dans le premier couplet d'une chanson de Nino Ferrer.

Que ferai-je quand mes parents seront vraiment vieux ? Je n'écris pas pour répondre à cette question. Je sais bien que l'écriture ne résout rien et que la solution, fatallement insatisfaisante, n'apparaîtra qu'avec le problème lui-même.

J'écris pour que ma mère sache que je pense à cela, chaque jour ou presque, même si je donne, parfois, l'impression de l'oublier. J'écris ce texte que des inconnus liront peut-être pour lui faire un aveu que, dans la vraie vie, je serais incapable de formuler sans qu'il sonne comme un engagement forcé ou, pire, comme un reproche. Je parle trop, trop vite. Je parle mal. À l'oral, j'ai souvent été maladroit, parfois blessant sans

le vouloir : les mots m'échappent et s'éloignent de mon intention première au point qu'il devient impossible de les rattraper sans créer de nouveaux dégâts. Quand j'écris, quand je parviens après de longs efforts à construire une phrase qui me semble sonner juste, j'ai l'impression d'atteindre une vérité intérieure qui, depuis longtemps, attendait d'être fixée pour exister vraiment.

Racontant l'histoire de mes grands-parents, dont ma mère m'a fait le témoin en accueillant Alice et René chez nous, et qu'elle m'a rappelée tant de fois par la suite, j'essaie de rendre le souvenir définitif, incontestable.

D'une certaine manière, j'ai publié mon premier livre pour des raisons similaires : il s'agissait de rendre définitifs, incontestables, ma présence à Montréal et mon amour pour M., qui en est la cause.

J'écris pour que les êtres et les liens qui les unissent cessent de se distendre et de disparaître. Pour recoudre des vies usées, qui ne montrent plus que leur trame et menacent de se défaire, de s'effilocher, au point que leurs motifs deviendront indéchiffrables.